

# Pluie

Tic. Tic.  
Ma Maîtresse vient.

Elle vient dans la pluie.

Tic tic. Tac tac.

La nuit, quand le tic-tac du toit en zinc me réveille,  
je pense à elle.

Je reste dans mon lit et j'écoute la pluie.

Je connais bien ses rythmes, les percussions légères  
des pluies fraîches au printemps, le crépitement  
forcené des averses l'été.

Ma Maîtresse vient, toujours. Elle vient dans la  
pluie.

Les nuits où je reste en éveil et que je la guette, elle  
vient chez moi, dans l'intimité de mon lit inhabité,  
parmi les draps qui n'ont jamais connu ni son corps ni  
son plaisir, elle vient et explore l'intimité de mon sexe  
solitaire par ses jouets d'émerveillement que moi, je  
garde dans un tiroir discret juste en dessous de mon  
matelas.



Tic tic-tac. Tic-tac tic.

À la Bibliothèque, quand la lumière du jour qui rentre par les hautes verrières de la coupole se tamise, tout en assombrissant les livres autour de l'hémicycle, une lueur violette et dramatique s'écoule au milieu de la grande salle. Je cherche alors du regard le ciel nuageux au-dehors et je pense que ma Maîtresse vient, elle vient dans la pluie.

Quand les premières gouttes se prennent à tomber dans la fontaine nonchalante qui jaillit au milieu de la cour d'entrée, avec des cercles de plus en plus confus, alors je m'assois à ma place derrière le bureau et j'attends.

J'attends assise, les genoux serrés et froids, cintrés par la jupe, j'attends le buste droit moulé dans le petit pull noir qu'aime ma Maîtresse.

J'attends et j'écoute les petits bruits de la grande bibliothèque : le tic tac sec de la pluie sur les vitres, le tic-tac industriel d'une machine à écrire du secrétariat, le tic tac patient de la pendule de la salle au-dessus.

J'écoute et j'attends. J'attends de cerner, parmi les tic-tac de la salle, celui, cardiaque des talons aiguilles de ma Maîtresse.

Tic-ta-tac. Tic-ta-tac.

Ma Maîtresse vient avec un battement de cœur et ne demande jamais pardon. Elle connaît toujours le bon moment, elle ne vient pas sans être attendue, car elle est l'objet permanent de mon désir.

Certaines fois, elle ne reste que quelques minutes, soit elle me demande un renseignement, soit elle se promène discrètement parmi les classeurs devant mon bureau.

Je peux juste apercevoir la flamme de ses cheveux roux, la souplesse de sa démarche, la rondeur de ses fesses, un zeste de son ventre plat, un croissant de ses seins, la texture de sa peau mate, le velours de son parfum épicé. Un moment, et elle s'envole en rafale.

D'autres fois, elle reste longtemps, assise sur un banc central, et ne cesse de m'observer. Ses yeux émeraude, pénétrants et gourmands, me séduisent. Et moi, derrière mon bureau sur son socle austère, je sens son regard sur ma peau, couler sur mon corps, sur mes os fins et ma chair ferme, depuis la pointe de mes seins jusqu'au creux de mon bas-ventre.

Ma Maîtresse vient dans son Alfa Roméo à la petite capote noire, les pare-chocs chromés brillant de pluie. Je l'ai vue quelquefois par une haute fenêtre du couloir.

Le petit spider rouge se gare rue Vivienne, juste à côté de la Galerie, et laisse sortir ma Maîtresse, ses talons hauts d'abord, puis son corps qui s'accroupit et glisse, souple, en sortant de l'habitacle ; je l'ai vu, avec sa crinière d'un roux Véronèse et ses yeux d'un vert minéral imposent le respect et rendent complice même le gardien de la Bibliothèque :

— C'est une jeune professeure de la Sorbonne qui vient rapporter des livres, elle s'en va tout de suite !, dit-il au policier du quartier qui sort son carnet devant la Giulietta de ma Maîtresse.

Pour ma part, je pense qu'elle n'est pas même étudiante.